

**Un jeune romancier nous parle du roman**  
**Marcel Aymé, *Le Quotidien*, 9 décembre 1929**

repris dans *Confidences et propos littéraires*  
réunis par Michel Lécureur, éd. Les Belles Lettres, 1996

On reproche aux jeunes écrivains, et il y a une grande hypocrisie dans ce reproche-là, d'écrire des romans trop courts. C'est qu'ils savent écarter tout ce qui est d'un ennui flagrant. On écrivait en 1900 : « Léon Aubert ôta lentement ses bretelles de soie verte, fit jouer le remontoir de sa montre en or accrochée à une longue chaîne ouvrière barrant sa poitrine musclée sous le gilet de velours marron, déboutonna, etc., etc. »

On écrit aujourd'hui :

« Léon Aubert se coucha. »

Tant pis pour les lecteurs désireux de s'entretenir en neurasthénie. On peut encore douter si une promenade en automobile est plus agréable qu'en voiture attelée d'où l'on découvre un paysage moins fugitif. En matière de roman, le doute n'est pas possible ; il est des paysages qu'il faut brûler. Les bretelles en soie verte de Léon Aubert ne procurent aucune satisfaction dans l'ordre esthétique, la montre en or non plus. Ce qu'il est curieux de connaître, c'est l'homme, l'homme tout nu, et son cœur, s'il en a un.

De cette manière d'écrire, heureusement tombée en désuétude, il nous reste encore une superstition touchant le « métier » du romancier. Pour louer un roman, on dit couramment qu'il est bien observé. Il est admis, en effet, qu'un romancier est avant tout un observateur et, dans les nombreuses vies d'écrivain qui paraissent actuellement, le biographe recherche avec un soin exact quels milieux, quelles ambiances ont pu fournir aux grands maîtres la matière et la documentation d'un roman. Il y a là une erreur d'habitude, préparée par l'école naturaliste et consacrée par l'école psychologique.

La vérité est qu'un romancier honnête, digne du nom, n'observe pas. Il reçoit. La vie humaine, la vie secrète d'un être ne se déduit pas d'une opération mathématique tracée au bas d'une page de notes. On la sent. Les observations faites dans la rue, dans une usine ou dans un salon, seront utiles au philosophe, à l'essayiste, au statisticien. Elles n'intéressent pas directement le romancier qui joue surtout avec des impressions. Les notes, les documents mijotés ne peuvent que le desservir dans son œuvre et aboutissent toujours à isoler dans un fatras descriptif la nature humaine, sensible, qui importe seule.

Dans un roman, il n'est pas besoin et il est dangereux, pour créer une ambiance d'usine, d'accumuler des détails sur une dynamo ou un moteur à gaz pauvre. Ces détails sont à leur vraie place dans des ouvrages techniques. Il suffit de dire au lecteur qu'il est dans une usine et de lui montrer des hommes.

Douze vers de Verhaeren nous donnent aussi bien l'atmosphère des villes de labeur que trente pages de tel romancier naturaliste. Une simple phrase, même si elle contredit la réalité, peut suggérer plus d'impressions vraies que tout un livre de scrupuleuse documentation.

Il est tout aussi vain d'exploiter les caractères que peut conférer à un personnage sa profession. Et d'abord, un homme n'a pas de caractères professionnels ; on doit dire qu'il est soumis au mécanisme de son métier, et la déformation qui en peut résulter a un intérêt accidentel, bien rare.

Dans un roman, il n'y a aucune raison « d'étudier » – mot haïssable – les réactions du métier de plombier sur un individu, de préférence à celles d'une affection de la prostate.

Pourtant, un paysan ne sent pas comme un ouvrier ou un banquier ? Sans doute, mais ce ne sont pas des mécanismes de profession qui les différencient ou même les séparent. C'est leur vie privée, intime. Et s'il est vrai que cette vie intime soit déterminée par leur travail, ce n'est pas l'affaire du romancier. Cela est du domaine de l'économie politique, de la sociologie.

Il ne manque pas d'objections à me faire et je ne les prévois pas toutes. La première : vous paraissez ignorer les genres, que faites-vous du roman d'idées, du roman de mœurs, du roman psychologique, etc. ?...

Il n'y a pas de roman psychologique, ni de roman de mœurs, il y a le roman. Il doit être général et donner l'impression de la vérité profonde.

Cette vérité, on peut la donner avec une voix de baryton ou une voix de soprano, mais elle doit sortir du cœur. Se tourmenter les méninges ou remuer de la documentation sont des travaux qui n'ont rien à voir avec le problème du roman.

Cela ne signifie nullement qu'on ne doive pas travailler, au contraire. Le roman « en prise directe », est une plaisanterie aimable. Sans compter le travail de plume qu'exige un vrai roman, il y a un travail plus difficile : choisir en mettant sa cervelle de côté.

Le mérite d'un roman est aussi bien d'être général. Pour moi, l'action d'un roman parfait ne se passerait nulle part, les personnages seraient tout nus et sans profession. Au début, et en manière d'avertissement, on mettrait simplement : l'action est à Paris, ou à la campagne ; un tel a un complet noir et vend des bonnets de coton, tel autre, etc. De sorte qu'il suffirait de changer l'avertissement pour avoir un roman nouveau.

D'ailleurs, un lecteur ne procède pas autrement. Lui aussi habille les personnages à son gré et bâtit un nouveau roman bien à lui. Et voilà peut-être pourquoi les avis se rencontrent si rarement sur une lecture, pourquoi le métier est si ingrat.